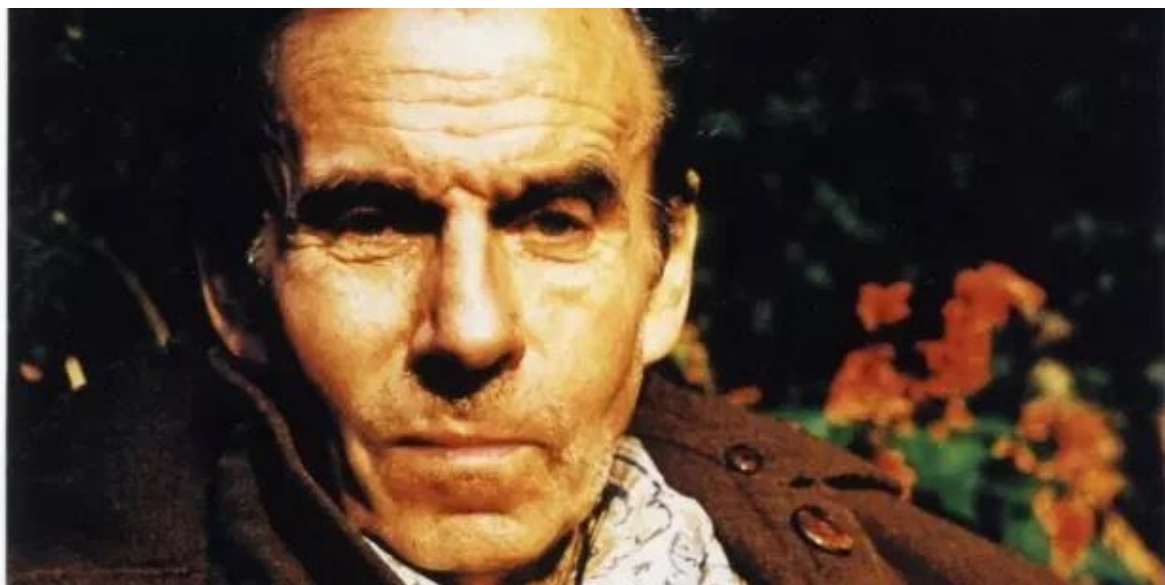


Manuscrits volés de Céline : et si le passé familial de Thibaudat était une des clés de l'énigme ?

Des milliers de feuillets de l'écrivain, dérobés à la Libération, viennent de réapparaître. Comment ont-ils atterri chez le journaliste Jean-Pierre Thibaudat ? Plusieurs thèses s'affrontent...

Par [David Le Bailly](#) et [Doan Bui](#)

L'OBS. Publié le [15 septembre 2021 à 12h35](#) Mis à jour le 16 septembre 2021 à 16h49
Temps de lecture 16 min



Louis-Ferdinand Céline, chez lui, à Meudon, en juillet 1960. (Coll. Pierre Duverger / Archives L.-F. Céline / IMEC)



Aucune plaque au nom de Louis-Ferdinand Céline sur l'immeuble du 4, rue Girardon, perché en haut de la butte Montmartre, au coin de l'élégante avenue Junot. Les touristes viennent en pèlerinage sur les traces de Dalida, admirent la statue du « Passe-Muraille », hommage à Marcel Aymé, musardent dans ce bout de Paris muséifié où l'on saisit le moindre prétexte pour poser une plaque, rebaptiser une rue, édifier un mausolée. Mais pour Céline, rien. L'écrivain antisémite a été effacé de la mémoire des lieux. Et pourtant... C'est là, dans cet appartement, au 5^e étage, avec vue sur le Moulin de la Galette, qu'il a laissé un grand nombre de manuscrits, tandis qu'il s'enfuyait le 17 juin 1944, avec sa femme Lucette, son chat Bébert et une capsule de cyanure accrochée à son cou. Céline voulait sauver sa peau avant l'arrivée des Alliés. L'exil s'achèvera en 1951, à son retour du Danemark.

Par la suite, et jusqu'à sa mort, l'auteur de « Voyage au bout de la nuit » clamera que ses textes ont été volés durant les jours tumultueux de la libération de Paris. Le privant (et nous privant) de merveilles comme un roman de jeunesse, des fragments inédits de « Guignol's band », l'intégralité de « Casse-pipe », ou encore cette fantaisiste « Légende du roi Krogold » sur laquelle ses lecteurs fantasment depuis des décennies. Les manuscrits disparus semblaient s'être volatilisés pour de bon.

Un mystérieux donateur

De la rue Girardon à la place de la République, on compte à peine trois kilomètres. C'est pourtant dans ce coin de Paris que les fameux manuscrits ont réapparu, soixante-dix-sept ans plus tard. Plus précisément chez un ancien journaliste du quotidien « Libération », chroniqueur de théâtre, connu sous le nom de Jean-Pierre Thibaudat. Cet homme, qui refuse de parler aux journalistes, a raconté sur son blog les avoir récupérés en 2006 des mains d'un mystérieux donateur et avoir passé plus de quinze ans à déchiffrer, seul, les 6 000 pages griffonnées par l'écrivain : *« Un coup de fil au journal "Libération" où je travaillais alors. On veut me voir. Me donner des documents ayant appartenu à Louis-Ferdinand Céline. Je crois un instant à un canular. Sait-on jamais. Rendez-vous est pris. La personne ne vient pas les mains vides mais avec un tombereau de documents. À l'évidence, la personne semble vouloir s'en débarrasser. Sa veuve Lucette ? Il ne veut pas entendre parler de la famille de Céline, pour des raisons sans doute politiques ou ayant trait à l'antisémitisme de l'écrivain. La rencontre ne dure pas. Il n'est pas question d'argent. Je ne reverrai jamais cette personne mais je tiendrai parole : je ne remettrai pas le contenu du tombereau – dont j'ignore alors tout – à Lucette Destouches. »*



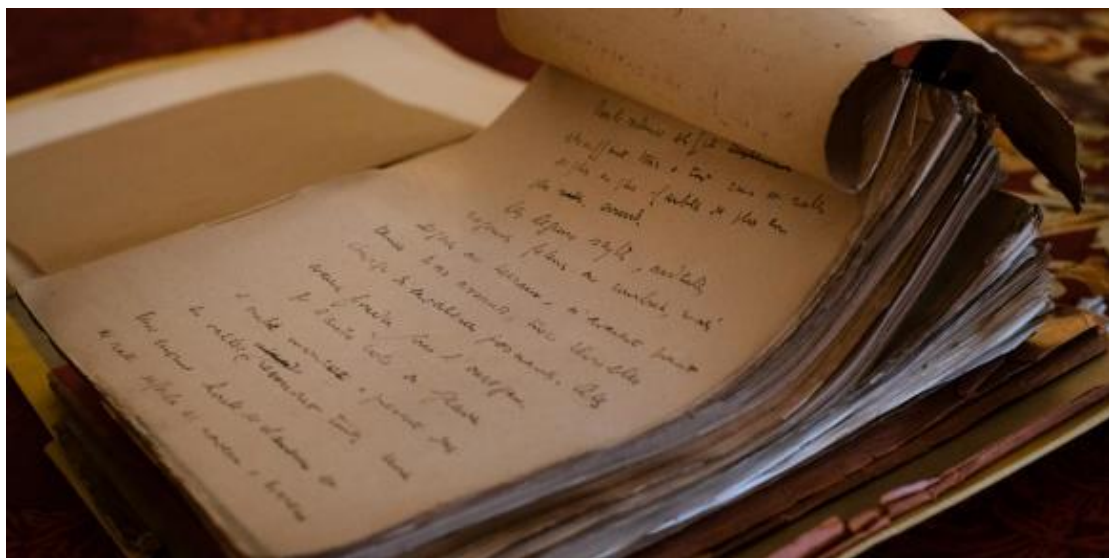
Louis-Ferdinand Céline et sa femme Lucette Almansor devant leur maison de Meudon, en 1955.
(© Studio Lipnitzki / Roger-Viollet)

Thibaudat a quitté « Libération » fin 2006, lors d'un plan social. *« Il avait lu Céline, mais n'était pas un célinien. Il s'est plongé dedans, raconte son avocat Emmanuel Pierrat. Il a acheté tous les livres, les monographies, s'est abonné au "Bulletin célinien". Pour pouvoir transcrire ces feuillets. »* Il respectera aussi son serment et attendra la mort de Lucette Destouches, en décembre 2019 – à 107 ans –, pour révéler son secret.

Cette réapparition soudaine des manuscrits, d'une valeur inestimable, tant sur le plan littéraire que financier, a abasourdi le monde littéraire : des trouvailles de ce genre, on en compte une par siècle... Les proches de Thibaudat, eux, sont tombés de leur chaise. *« Jean-Pierre, je ne l'ai jamais entendu parler de Céline, sa seule passion, c'était le théâtre, raconte cet ami. Comment a-t-il pu garder ce secret si longtemps, sans se confier à quiconque ? »* Lequel ami se souvient précisément de l'appartement en duplex de Thibaudat et se demande si c'est à l'étage, dans le bureau du journaliste, que se trouvaient les manuscrits. Trois kilomètres, donc, entre les deux appartements, 27 minutes en métro pour Google Maps, mais une très longue cavale pour ce trésor littéraire, qui a pu voyager dans de nombreuses caves ou greniers, même si, au vu de l'état des feuillets, que Céline accrochait avec des pinces à linge, il semble avoir été bien conservé, à l'abri de l'humidité.

L'énigme la plus folle de ces dernières décennies

Qui donc a volé les manuscrits de Céline ? Ils sont des dizaines, les adorateurs et spécialistes de Céline – les « céliniens » – à avoir tenté de percer l'énigme la plus folle de ces dernières décennies, échafaudant théories et scénarios autour de la période trouble de la libération de Paris, quand les résistants multipliaient les perquisitions à la recherche de documents compromettants. A notre tour, nous avons tenté de remonter la piste des manuscrits. Avec cette première question : Pourquoi Jean-Pierre Thibaudat ? L'homme avait bien réalisé il y a quelques années une interview de Lucette Destouches, mais c'était à l'occasion d'une mise en scène de « l'Eglise », pièce de théâtre écrite par Céline entre 1926 et 1927. Pour le reste, rien ne semblait rattacher le critique dramatique à la réputation de « gauchiste » au génial écrivain dévoré par un antisémitisme forcené. Nous avons donc voulu en savoir plus sur cet homme de 73 ans, travailleur acharné au caractère d'ours, qui, plus jeune, a caressé l'espoir d'une carrière littéraire, commettant de nombreuses pièces de théâtre et quelques romans.



Le manuscrit de « la Volonté du roi de Krogold » fait partie des textes disparus en 1944, au moment de la libération de Paris. (Yannick Stephant pour L'Obs)

C'est d'abord son histoire familiale qui a attiré notre attention. Un héritage glorieux qu'il avait pourtant, jusqu'à aujourd'hui, dissimulé, même à ses collègues de « Libération » les plus proches. L'homme a le sens du secret. Peu connaissent son vrai patronyme, Jatteau (Thibaudat, son nom de plume, est celui de sa mère). Ce passé familial, nous l'avons exhumé, notamment dans les archives de la préfecture de police de Paris et du service historique de la Défense (SHD). On y découvre que les parents de Jean-Pierre Thibaudat furent de grands résistants, engagés contre les Allemands dès le début de l'Occupation. Arrêté en 1940 alors qu'il n'avait que 18 ans, puis évadé en 1943, le père, René Jatteau, a commandé le célèbre maquis Danielle Casanova, dans l'Allier, avant de prendre en charge l'organisation d'autres maquis dans les départements voisins.

C'est après-guerre qu'il épousa Gilberte Thibaudat, résistante dans un réseau communiste parisien démantelé en juin 1942, le réseau Tintelin. Démantèlement qui se solda par l'exécution, au Mont-Valérien, le 11 août 1942, de 88 militants, dont Gaston Picard, étudiant en médecine et alors grand amour de Gilberte. Aux archives de Seine-Saint-Denis, nous avons pu écouter cette femme raconter son parcours, dans un émouvant témoignage vidéo déposé l'an dernier (Gilberte Thibaudat est décédée en 2017) : son arrivée à Paris dès 1940, où elle travaille chez un patron qu'elle déteste, « *un salaud de collabo* », dit-elle ; son entrée dans la Résistance quand elle distribue des tracts clandestins avec son beau-frère communiste ; et surtout, ce jeune résistant qu'elle vient de rencontrer, Gaston.



Gilberte Thibaudat, photo extraite des archives de la préfecture de police de Paris.

Arrêtée en juin, elle est internée au fort de Romainville : « *On était très solidaires entre détenues, raconte-t-elle, il y avait Charlotte Delbo, la secrétaire de Louis Juvet, elle organisait des ateliers théâtre pour nous autres.* » Une passion qu'elle gardera et transmettra à ses fils. En janvier 1943, les femmes de Romainville sont déportées à Auschwitz, sauf Gilberte, libérée in extremis car sur le point d'accoucher. L'enfant, fruit de ses amours avec Gaston Picard, sera le demi-frère de Jean-Pierre Thibaudat, qui, lui, naîtra en 1948. Après la

guerre, Gilberte pourra compter sur un réseau important dans la Résistance, en particulier chez les communistes. Elle le fera jouer quand, avec persévérance, elle parviendra à faire inscrire Gaston Picard, son amant fusillé, comme interné résistant ?

Des documents qui appartenaient à la veuve de Céline

Est-ce en raison du passé de ses parents que les manuscrits de Céline ont été remis à Thibaudat ? Nous avons posé la question à Emmanuel Pierrat, son avocat. Silence gêné. Puis : *« Ces donateurs lui ont confié ce trésor car Thibaudat vient d'une famille de résistants, il était dans un journal de gauche, bref, ils sentaient qu'ils pouvaient lui faire confiance... Ce n'étaient pas des littéraires. Ils ne pouvaient pas mesurer l'importance de ce qu'ils avaient entre les mains. »*

Comme il vaut mieux s'adresser à Dieu qu'à ses saints, nous avons aussi posé la question à Thibaudat. L'homme, qui se murait dans le silence, a aussitôt répondu par SMS de façon plus abrupte :

« Le cheminement de ces archives de Céline est effectivement lié à des résistants comme je l'ai toujours dit. Mais cela n'a rien à voir avec le fait que mes parents, comme des milliers d'autres fort heureusement, aient été des résistants. Si cela constitue un "lien indirect", libre à vous de le penser mais c'est ridicule, autant dire que les poules pondent des omelettes sans casser des œufs. »

Aux policiers de Nanterre qui l'ont interrogé, Jean-Pierre Thibaudat a obstinément refusé de révéler l'identité de ces étranges donateurs, s'abritant derrière le « secret des sources » censé protéger les informateurs des journalistes. *« Secret des sources ? Mais cette histoire, il n'en a jamais rien fait journalistiquement ! C'est quelqu'un de très rigoureux, honnête, pas du tout attiré par l'argent... C'est insensé qu'il ait gardé ça pour lui si longtemps, alors que ça allait forcément lui attirer des problèmes »*, dit une ancienne de « Libé ». Le directeur de la rédaction de l'époque, Laurent Joffrin, précise quant à lui que Thibaudat ne l'a jamais informé de l'existence de ces documents, qui, rappelons-le, appartenaient à la veuve de Céline. Bref, c'est en solo que Thibaudat a géré son affaire. Qui voulait-il protéger ?

Comment enquêter sur un vol commis en 1944

Difficile d'enquêter sur un vol qui remonte à 1944. D'autant que, dans le chaos de la libération de Paris, beaucoup ont pu venir se servir dans l'appartement de la rue Girardon. Un homme, cependant, est depuis des décennies considéré comme le coupable idéal : Oscar Rosembly, le comptable de Céline, corse et « *d'origine israéliite* » comme il se décrit dans un interrogatoire. L'écrivain l'a longtemps poursuivi de sa vindicte, le désignant dans plusieurs lettres comme l'auteur du cambriolage. Il faut dire que Rosembly connaissait bien l'appartement, il s'y rendait souvent pendant l'Occupation. Et puis Céline a été chauffé à blanc par ses amis de Montmartre, qui, eux aussi ont eu affaire à ce drôle d'oiseau.

Ephémère journaliste dans les années 1930 – il a écrit pour « Gringoire » et « les Nouvelles littéraires » –, chargé de mission dans des ministères, Oscar Rosembly est une figure de Montmartre, où il a grandi. L'homme vit encore chez sa mère et, durant l'Occupation, y reçoit beaucoup de monde selon un rapport des renseignements généraux. Une note de janvier 1942 fait même mention de son adhésion au Mouvement social révolutionnaire (MSR), un parti

fasciste. A la Libération, Rosembly, qui a alors 35 ans, se déclare pourtant « *résistant de la première heure* ». S'autoproclamant FFI et « *capitaine* », il établit son « *PC* » dans une brasserie avenue Junot, tout près de chez Céline. A Montmartre, c'est l'heure des règlements de comptes. Il faut se plonger dans les archives de la Préfecture de Police pour revivre ces drôles de mois, où des résistants, authentiques ou non, s'arrogent des titres ronflants, comme ce « *lieutenant André, chef de la milice patriotique de Caulaincourt* », par ailleurs patron de la boutique de TSF de ladite rue.

Ne pas « enrichir » la veuve du « collabo »

Dans cet univers de faux-semblants et de fausses identités, Oscar Rosembly jubile. Le voilà qui « *réquisitionne* » des appartements de « *collabos* », comme celui de l'acteur Robert Le Vigan, un intime de Céline qui a également fui en Allemagne, soi-disant sur ordre d'Yvon Morandat, un vrai résistant celui-là, proche du général de Gaulle. Pour Rosembly, la fête est néanmoins de courte durée. Il est arrêté dix jours après la Libération, le 4 septembre 1945, par un voisin, un autre « *capitaine* », qui souligne les « *nombreuses plaintes parvenues sur ses agissements malhonnêtes* ». Rosembly est mis aux arrêts dans un garage du quartier puis interné à Fresnes. Si Céline – et quasiment tous les « *céliniens* » – se disent persuadés que Rosembly a perquisitionné l'appartement de la rue Girardon, aucun élément, à notre connaissance, n'en apporte la preuve. Seule certitude, ce personnage interlope s'est démené pour « *coincer* » l'écrivain : fouillant chez Le Vigan, donc, ou arrêtant arbitrairement une amie de Céline, afin de lui extorquer des renseignements sur son lieu de fuite.

[Que contiennent vraiment les manuscrits volés de Céline ? Entretien avec François Gibault, leur nouveau « propriétaire »](#)

La piste Rosembly a été largement défendue et diffusée par le libraire Emile Bami, célinien émérite. Au début des années 2000, celui-ci avait même fini par retrouver sa fille Marie-Luce, qui vivait en Corse, du côté de Corte. Elle lui avait laissé entendre qu'elle conservait des documents de Céline, hérités de son père, mais se dérobait chaque fois que le libraire demandait à voir ce qu'elle disait posséder. La fille Rosembly est décédée en novembre 2020, quelques mois après que Jean-Pierre Thibaudat a révélé détenir les inédits. Contrairement à ce qui a été avancé ici ou là, sa mort n'est donc pour rien dans la réapparition du trésor. Il n'empêche, la piste Rosembly sert aujourd'hui de fondement à la plainte déposée par les ayants droit de Lucette Destouches – l'avocat François Gibault et Véronique Robert-Chovin – contre Thibaudat. « *Mais pourquoi Rosembly n'a-t-il pas essayé de vendre les textes de Céline ? Pourquoi les avoir gardés si longtemps ?* » s'interroge avec scepticisme David Alliot, auteur de nombreuses biographies et enquêtes sur l'écrivain. Un inédit de Céline, voilà qui vaut en effet une fortune (en 2000, le texte original de « *Voyage au bout de la nuit* » avait été préempté par l'Etat français pour près de 2 millions d'euros). Pourquoi, surtout, le lot serait-il arrivé entre les mains de Thibaudat, avec cette mention express de ne pas « *enrichir* » la veuve du « *collabo* » Céline, alors que Rosembly avait lui-même navigué en eaux troubles ?



Le peintre Gen Paul, grand ami de Céline, et sa femme, dans leur studio de Montmartre, à Paris, en novembre 1947. (AKG-IMAGES/PAUL ALMASY)

Butte Montmartre, septembre 2021. Soixante-dix-sept ans après la libération de Paris, l'étrange impression d'un décor qui n'a pas dû beaucoup changer : l'atelier du peintre Gen Paul, grand ami de Céline, est toujours là. Idem pour le restaurant Moulin de la Galette, institution montmartroise accusée d'avoir accueilli des officiers allemands sous l'Occupation. Devant le 4, rue Girardon, on a sonné à l'interphone, au hasard. On nous a ouvert et nous sommes entrés. Un escalier en parquet sombre qui craque sous les pieds se tortille autour d'un ascenseur étroit qui grince poussivement au fil des étages. Au 5^e, la voisine répond gentiment quand on toque : *« Oui bien sûr, j'ai entendu parler de ce micmac sur les manuscrits de Céline ! Il habitait sur ce palier, en face. Un appartement de 70 mètres carrés. Mais ça fait des décennies que c'est vide : les propriétaires, des Américains, ne sont jamais là. »* En ce moment, dans la copropriété, on discute de la pose d'une plaque en bas de l'immeuble. *« Pas pour Céline, ça non ! Ce serait un coup à avoir des bombes... Mais pour rappeler le rôle de l'immeuble pendant la Résistance. C'était dans l'appartement juste en bas de celui de Céline, au 4^e. »*

« Céline va encore croire qu'on vient le tuer »

Il est de ces hasards qui laissent pantois : pendant l'Occupation, juste sous l'appartement de l'écrivain, un des « collabos » vedettes de l'époque, se trouvait bien une des plaques tournantes de la Résistance. Là, Robert Champfleury (un pseudo), un parolier de chanson, et Simone Mabilie, une ex-mannequin, hébergeaient des résistants en cavale et tenaient des réunions secrètes. On y voyait l'écrivain Roger Vailland, un proche de Daniel Cordier, le secrétaire de Jean Moulin. Dans un roman étonnant, « Drôle de jeu », paru juste après la guerre, Vailland met en scène le fameux immeuble de la rue Girardon, avec des résistants qui essaient de ne pas faire trop de bruit car *« Céline va encore croire qu'on vient le tuer »*. Eux aussi, comme Rosembly, connaissaient bien les lieux.

La piste du réseau Champfleury-Vailland est celle que privilégie David Alliot : *« C'était un réseau communiste. Si la famille de Thibaudat était dans cette mouvance, il y a des solidarités et des rancœurs qui dépassent les âges. »* Pour preuve, Roger Vailland a longtemps poursuivi Céline de sa détestation, écrivant en janvier 1950 un long texte dans « la Tribune des nations » intitulé : « Nous n'épargnerions plus Louis-Ferdinand Céline ». Il explique avoir voulu tuer l'écrivain pendant la guerre avec ses camarades. Mais certains, dont la fameuse Simone, s'y étaient opposés. A défaut d'assassinat, des membres du réseau ont-ils voulu faire payer à Céline ses accointances avec les « boches » en lui subtilisant ses manuscrits ?

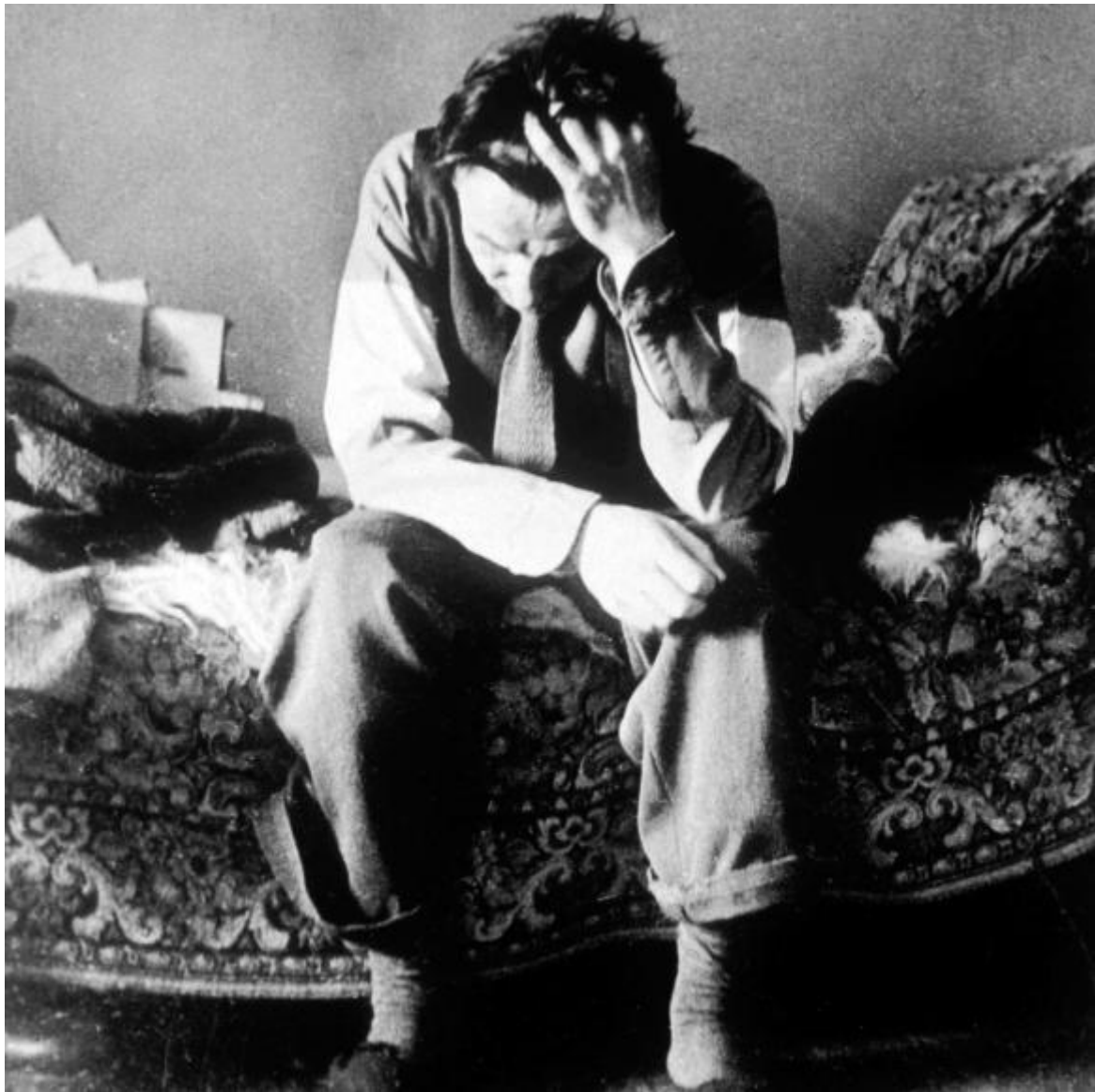


Des FFI montent la garde devant une librairie lors de la libération de Paris. (© Roger-Viollet)

Céline, lui, est toujours resté en bons termes avec ses voisins résistants. Dans une lettre à son éditeur, il raconte : *« Mon voisin du dessous, très brave mec, donnait dans la résistance [...] je n'ai jamais eu le téléphone, j'allais téléphoner chez Champfleury. »* Il paraît même, selon un ami de Céline [qui l'écrit dans ses souvenirs](#), que lorsque les résistants du 4^e allumaient la BBC, la voix de Radio Londres s'élevait par la cheminée.

« Agacé, [Céline] frappe du pied sur le plancher pour avertir Champfleury et gueule dans la cheminée : "Plus fort Champfleury, plus fort, j'entends pas." Très courtoisement, celui-ci montait le son. »

Après-guerre, Champfleury ne cessa de défendre Céline, publiant une lettre ouverte après l'attaque de Vailland : *« Un certain jour je suis venu frapper à votre porte, accompagné d'un résistant qui avait été torturé par la Gestapo. Vous m'avez ouvert, vous avez examiné la main meurtrie de mon compagnon et sans poser une seule question, vous avez examiné la main meurtrie et fait le pansement, en ayant parfaitement deviné l'origine de la blessure. »*



L'écrivain, lors de son exil à Copenhague. (©Pierre Vals/Opale/Leemage)

Dans cette farandole de fantômes, de suspects qui ne livreront jamais leurs secrets, il en reste un : Yvon Morand, ce gaulliste qui finira secrétaire d'Etat sous la V^e République. Car c'est bien lui qui vécut après Céline dans l'appartement du 4, rue Girardon, et ce jusqu'au début des années 1950. Rien de plus facile que de se servir dans ce cas. Sauf qu'après son installation, Morand écrivit à Céline – via son avocat – pour le prévenir qu'il avait mis tous ses meubles au garde-meuble et lui demander s'il voulait récupérer des papiers qu'il avait trouvés (Céline lui dira de tout jeter). Pas vraiment le genre d'égards qu'on attend d'un spoliateur. L'historien Laurent Douzou, spécialiste de la Résistance, a eu accès aux Mémoires inédits de Morand : *« C'était un grand résistant, aujourd'hui oublié : c'est baroque que son nom ressurgisse à l'occasion de cette affaire de vol ! Mais ça ne me semble pas crédible. Morand était un type très honnête, un syndicaliste chrétien-démocrate, fils de paysan, avec le respect des lettres. Dans son journal, il n'évoque d'ailleurs pas du tout son passage dans l'appartement de Céline. C'est un non-sujet. »* Surtout, comme nous l'avons découvert, Morand s'installe chez Céline seulement en mars 1945. L'appartement de l'écrivain est donc resté vide huit mois.

Céline ressasse le pillage qu'il devine, de loin

Qui y est entré ? Dans « Féerie pour une autre fois », que Céline écrit de sa cellule alors qu'il est détenu au Danemark, il ressasse de façon obsessionnelle le pillage qu'il devine, de loin. « *Chez moi, [...] quinze équipes se sont succédé au dévalisage en mettons... seize mois !... Vous pensez ! Ce "Vacuumclining" ! Pas une lame de parquet tranquille !... Mes trésors enfouis ! Ils ont crevé les banquettes, tout décarpillé, disséqué [...]* Mon appartement [...] *a changé seize fois de locataires [...]* Ils ont tout embarqué, va voir ! [...] Pillé là-dedans ! Ce saccage ! » Dans « Normance », l'immeuble s'effondre sous les rafales des bombes des Alliés. Tous les habitants y sont présentés, dans une espèce de Cluedo hallucinatoire, où, peut-être, se glisse le nom du voleur ou des voleurs. L'écrivain tourne en boucle sur la perte de ses manuscrits : « *J'en avais plein ma chambre de papiers !... je voulais toujours y mettre de l'ordre [...] y a du "roi Krogold"... [...]et tout un chapitre de "Casse-pipe"* », énumérant plusieurs éléments du lot récupéré par Jean-Pierre Thibaudat. Il fait la liste des anciens amis ayant retourné leurs vestes, devenus « bibicistes », et tous ces « *groupes vengeance* » qui veulent sa peau. Mais l'héroïne, c'est Mme Toiselle, la concierge de l'immeuble, Marthe Bégonin de son vrai nom. Céline l'aimait bien, sa concierge. C'est elle qui lui ouvrait son courrier. Et notamment « *tous ces petits cercueils et ces faire-part* » qui s'accumulaient et l'ont poussé à prendre ses jambes à son cou. Marthe aidait les résistants du 4^e. Elle avait les clés des appartements. Bref, si une personne sait qui est passé chez Céline, c'est bien elle ! Dans « Normance », Céline écrit encore :

« *Madame Toiselle a mes papiers, c'est tout... [...] des liasses ! plein les bras ! [...] elle m'avait vidé les placards [...].* »

Dans l'explosion imaginaire de l'immeuble, les manuscrits sont déchiquetés, s'envolant dans tout Montmartre. L'écrivain se lamente : « *Maintenant, c'est finish, je retrouverai plus rien...* » Plusieurs décennies après, le voilà détrompé.

[David Le Bailly](#) et [Doan Bui](#)